

# Sibylle Grimberty, un pied sans l'autre

Par MATHIEU LINDON

Il y a, dans les aventures ridiculo-dépressives du héros de *La Conquête du monde*, le nouveau roman de Sibylle Grimberty, quelque chose qui tient de Henry James et quelque chose qui tient de Michel Houellebecq, deux auteurs qu'on n'a guère l'habitude d'associer. Comme James, la romancière française née en 1967 est impitoyable avec son personnage dont elle décrit dans de longues phrases ultraprécises les ressorts psychologiques et stratégiques. Mais, au lieu que cela se déroule dans un univers à la recherche de l'élégance, c'est dans un monde houellebecquien où les rivalités de travail et les misérables affaires de couple sont abordées de front, quand la mesquinerie est plus qu'un décor ou une atmosphère mais une sorte de raison d'être.

Tout commence à New Delhi où le héros a sorti toutes ses chaussures de sa valise pour constater «*qu'à chacune de ce qui aurait dû être des paires manquait le pied gauche oublié à Paris*». Et, dès la phrase suivante, il se demande si cette distraction n'est pas au contraire une forme sophistiquée d'attention extrême, «*si après tout il n'avait pas entériné sans s'en apercevoir le fait de s'être tiré une balle dans le pied au point de se considérer désormais comme un unijambiste*», si «*cet oubli aberrant d'un objet indispensable*»,

**«Il était parti à la conquête du monde sans aucune idée de ce que cette conquête devait recouvrir, sans y insuffler un contenu.»**

loin de ne concerner que ses pieds, «*n'était pas le signe révélateur d'une déchéance, une perception métaphorisée mais lucide de toute sa personne*». Cette deuxième phrase n'est pas terminée que le sujet est déjà de savoir «*comment un être à qui tout semble réussir s'était mué en l'individu apeuré, faible*» qui occupera tout le roman. On ne va pas tarder à avoir à faire avec une semblable contamination à partir d'un simple bout de feuille de salade resté sur une dent de jeune fille il y a des décennies, et qui va produire soudain tellement de salades que c'est sans doute de cette soirée ratée où la salade s'est épanouie qu'il faut dater le début de la dégringolade du héros qui y aura en outre gagné la réputation de misogyne. «*Mais enfin, j'ai été marié pendant quinze ans!*» se défend-il. Se défendre n'est pas son fort.

Qu'est-ce que le monde et qu'est-ce qu'une conquête? «*Il était parti à la conquête du monde sans aucune idée de ce que cette conquête devait recouvrir, sans y insuffler un contenu, juste avec le mot "conquête", tyrannique et absolu, devant lui.*» Et, alors que Ludovic gâche tout avec une insistance comique et en

croyant toujours se conduire avec la plus grande habileté, il demeure perpétuellement dans l'idée que la vie reste «*devant lui*», qu'il n'a qu'à choisir, de sorte qu'il multiplie les choix, c'est-à-dire les abandons du choix précédent, éloignant du même coup tout espoir de conquête. Un rhinocéros en arrive à lui paraître la bonne personne pour remettre de l'ordre dans sa vie familiale tandis que le badminton, par son indéfinissable «*potentiel*», est à coup sûr, mais seulement un temps, le moyen d'écraser tout le monde de sa réussite professionnelle. Rapidement, la seule communauté qu'il aspire à créer est celle réunissant les êtres qui ont sombré pour «*partager cette expérience si singulière: la déception*». De ce point de vue, sa jalousie et son aigreur spontanées ne devraient pas le séparer des autres puisque, en souhaitant avec une telle bonne conscience les échecs de tous ceux qui l'entourent, il essaie seulement à sa manière de faire vivre l'amitié et l'amour. Mais, bien sûr, ses prévisions d'échecs sont elles-mêmes des échecs et les autres paraissent jouir de vies magnifiques avec un systématisme désespérant et burlesque.

Le roman est fondé sur l'incompréhension. Ce que saisit le héros de ce qui lui arrive est très différent de ce que le lecteur en perçoit, et l'humour du livre provient en partie de ce décalage. Avec émotion ou avec ironie, il y a toujours un aspect satirique dans le texte. Les relations du héros divorcé avec son fils lui valent un épuisement insensé

«*après un effort de conversation surhumain avec un enfant de 11 ans, certes malin, même mieux que malin, génial par certains côtés, doué d'une capacité d'analyse surprenante [car évidemment il comprend tout mieux que son père, ndlr], mais, comment dire? enfantin également, maîtrisant mal, par exemple, l'art du récit linéaire. [...] Pourquoi devaient-ils se voir si fréquemment? Vraiment, il ne comprenait pas, il aurait suffi d'attendre deux ou trois ans pour qu'ils aient enfin des choses à se dire*».

Et pourtant Ludovic parle trop, et pas seulement avec son fils. C'est comme si les mots étaient partie prenante de sa déchéance, qu'il ne menait des conversations que pour se déconsidérer, faire apparaître au grand jour ses plus ignobles sentiments (quand ils n'y suffiront plus, un acte prendra le relais). Et, de fait, il finira par aspirer au silence, mais un silence total, qui s'applique à l'ensemble de sa vie, «*récit linéaire*» recouvrant même l'immobilité, dans l'attente du moment où «*il n'aurait plus aucune raison de bouger*».

**SIBYLLE GRIMBERT** *La Conquête du monde* Léo Scheer, 308 pp., 19 €.